

Celle-ci n'aurait pas donné son cœur facilement ; sérieuse comme elle l'était, et réservée, et timide, elle ne se serait jamais fiancée, si elle n'avait rencontré une âme recherchant, comme la sienne, avant tout, "l'unique nécessaire", éprise de beauté délicate et noble. Mais voici deux mois qu'elle s'était promise, avec l'assentiment de sa mère adoptive et l'entière approbation du vieil abbé Guennic. Deux mois de bonheur rare ! C'est beaucoup trop pour que l'on puisse ensuite se reprendre.

Il lui arrivait de dire à Jean, plusieurs fois par jour :

—Et si mon père refusait de donner son consentement?...

L'industriel répondait à cela :

—Pourquoi supposer que ton papa n'interviendra dans ton existence que pour ton malheur?

Ensemble, ils écartaient la possibilité des sommations, dites respectueuses qui pourraient être d'un mauvais exemple.

—Nous arrangerons les choses à l'amiable, affirmait Jean, si tant est qu'il y ait des choses à arranger.

Et cela était dit avec une telle assurance que, pour un moment, les craintes de Françoise se dissipaient.

A en juger par la vive impatience qu'avait le jeune homme de recevoir la réponse de Maurice Durand, par certain air terrible, à force d'être soucieux, qu'il prenait quand il ne se croyait pas observé, il serait permis de se demander si son bel optimisme était parfaitement sincère.

Cependant, si Jean avait de lourds soucis—et il en avait,—le travail qu'il devait fournir chaque jour, en accaparant toutes ses pensées et toute son énergie, l'aidait à les supporter.

Il prétendait que ses usines fussent, non seulement aussi prospères que par le passé—qu'au temps où son père les dirigeait,—mais qu'elles le devinssent même davantage. Ce n'était pas par amour des richesses.

De ce côté-là, il le disait—et c'était vrai,—il ne désirait plus rien. Sa vaste entreprise industrielle signifiait autre chose pour lui : elle était la forme vivante du grand amour qu'avait eu son père pour le pauvre peuple, et par conséquent le plus précieux de l'héritage qu'il lui avait légué. Elle maintenait aux rivages battus des vents quantité de braves gens qui, sans elle, s'en seraient allés augmenter dans les villes le nombre des déclassés. Par son cinéma, ses cercles d'études, elle prêchait, dans un langage moderne, les bonnes et saines traditions. Elle enrichissait l'ouvrier. Toutes ces raisons, peut-être d'autres, faisaient qu'elle était pour Jean la tâche d'aujourd'hui, le labeur de demain : le devoir.

Malgré sa vaillance, l'industriel avait eu des heures de découragement. C'est Françoise qui, alors, l'avait réconforté.

Elle savait si bien lui rappeler les raisons qu'il avait de continuer la lutte ! Souvent même, sans qu'elle eût besoin de dire sa pensée par des mots, un sourire d'elle, un regard d'approbation, une expression de fier contentement qu'il lisait dans ses yeux suffisaient à ranimer sa volonté de surmonter toutes les difficultés.

Le soir de ce jour, en quittant son bureau, il se dirigea vers l'église où il était convenu que sa fiancée l'attendrait. Et il se hâtait, espérant l'entendre dire enfin :

—La lettre de mon père est arrivée ! Une très bonne lettre ! Mes craintes étaient insensées.